

Une forêt noire

Aujourd'hui encore, Melchior allait pouvoir rentrer chez lui avant la tombée de la nuit. Comme chaque soir, il se précipita hors du bureau, courut vers la gare pour attraper le train de 18H15. Puis, détendu et souriant, il grimpa dans le wagon qui allait l'amener jusqu'à son petit pavillon, alors que le soleil se couchait à l'horizon. Un spectacle qu'il n'avait jamais contemplé.

Melchior préférait rentrer rapidement, boire un verre, discuter avec sa famille, regarder une émission à la télévision plutôt que s'intéresser à quelques rougeurs dans le lointain. Il respira avec délectation : il pouvait se considérer comme un homme chanceux... chanceux parce qu'il avait épousé une femme douce, assez jolie, qui lui avait donné deux magnifiques filles... chanceux aussi parce qu'il venait d'être promu dans la banque où il travaillait depuis une dizaine d'années. Embauché en tant qu'agent d'accueil, il avait su progresser au sein de l'établissement. Ses supérieurs appréciaient son caractère accort et serviable, appliqué et compétent. Ils le citaient souvent un exemple. « Melchior tient sa partie avec célérité et discrétion. »

Ces commentaires lui convenaient : il se félicitait d'avoir trouvé sa place, celle de la personne sans histoire en qui on avait toute confiance. Melchior Wizmann restait conscient de ce qu'impliquaient la modestie de ses origines, de ses études et la banalité de son allure. Il ne serait jamais qu'un second, mais un second sur qui on pouvait compter en toutes circonstances.

Ceux qui le fréquentaient, essentiellement ses collègues, auraient d'ailleurs éprouvé quelques difficultés à le décrire... tout juste auraient-ils mentionné un corps un peu trop long et courbé, des yeux myopes dissimulés derrière des lunettes rondes, un visage sans expression surmonté par de trop rares cheveux. Malgré des soins capillaires coûteux, des massages réguliers à l'œuf et au vinaigre blanc, une calvitie prématurée avait ravagé la belle tignasse du jeune Wizmann. Il en avait été plus bouleversé, et plus complexé qu'il n'osait se l'avouer. Quant à son allure dégingandée, il tentait de la cacher sous un ample complet anthracite de bonne coupe. À l'approche de l'été, quand un vent de liberté et de vacances soufflait jusqu'à ses bureaux, Melchior se permettait de porter des vêtements bleus, ou même prune, sa couleur favorite.

Alors que le son des bielles et des pistons ronronnait, un sentiment de bien-être l'envahit. Il se lova sur sa banquette, sourit et respira profondément. Puis, malgré le froid, entrouvrit la fenêtre pour profiter de la brise de novembre. Il s'amusa à compter les platanes qui bordaient la voie. Le soleil les dessinait à contre-jour et Melchior admira, comme une nouvelle fois, leurs innombrables nœuds et leurs formes étranges de spectres faméliques. Il se mit alors à rire, tournant vers ses voisins, un peu apeurés, un regard innocent. « Excusez-moi. De toute ma vie, je n'ai encore jamais connu une telle sensation de... félicité. »

Une mère de famille se leva avec ses enfants, maudissant les détraqués qui pullulaient sur ce trajet. Elle devait quitter la banlieue. Deux jeunes gens gloussèrent un instant avant de recommencer à se bécoter : « il en tient une belle, çui-là ! »

Melchior savourait ce moment privilégié. Il regardait par la fenêtre le ciel se couvrir de traînées multicolores. « Je n'ai jamais observé le soleil se coucher. Faudra proposer à Rebecca de sortir le contempler. » Mais alors qu'il pensait à son épouse, Melchior sentit son humeur s'assombrir. Il se rappela leur dispute de la veille au sujet d'un savon posé hors de son support, incident grave qui avait mis Rebecca « hors d'elle ». Une expression qu'elle utilisait de plus en plus souvent. Il se souvint qu'elle voulait se rendre chez sa mère ce week-end, un endroit froid et humide, parce qu'elle réglait toujours sa chaudière au minimum, et où l'on mangeait mal et peu. Puis, comme si les idées noires en génèrent d'autres, il revit le devis des réparations de leur toiture. « À quoi penses-tu ? Essaie de profiter de ce moment. » Il ne lui restait qu'une dizaine de minutes avant son arrêt.

Brusquement, le train s'immobilisa. Panne de signalisation, trois quarts d'heure d'attente à prévoir ! « Le voyage se passait trop bien ! » Ce contretemps le mettrait en retard pour le dîner alors qu'il crevait littéralement de faim. Il avait toujours faim, depuis son plus jeune âge. Il ne savait pourquoi. Et pourtant, il ne grossissait jamais, au désespoir de sa famille composé d'ashkénazes secs et sérieux.

Il se pencha à la fenêtre : des bois, une rivière, des maisons basses et cossues. « Un endroit où j'aurais aimé habiter. » Pensa-t-il. Plus en tout cas que son quartier un peu froid. Mais il avait dû se rapprocher des parents de Rebecca, attachée à leur « territoire », celui de commerçants séfarades, bien implantés dans leur communauté. Il regarda à nouveau à l'extérieur et aperçut près de la voie un salon de thé. « Nous n'en avons

même pas chez nous. » Son beau-père tenait une quincaillerie et son oncle par alliance une pharmacie. La boutique semblait ouverte, il souhaita une bonne soirée à ses voisins et, sans réfléchir, se dirigea vers la sortie du wagon.

Il avait le temps de se promener quelques instants dans cette ville qu'il n'avait jamais encore visitée. « Un bel endroit pourtant. » Il se pressait comme un gamin vers l'échoppe jaune et bleue qu'il avait remarquée de la voie ferrée. En approchant, il admira les pâtisseries trônaient dans la vitrine. « Depuis quand n'ai-je pas mangé d'autres gâteaux que ceux de Rebecca ou de sa mère ? » Des galets informes aux amandes et au miel, lourds et peu digestes, bien loin de ces pâtisseries colorées et appétissantes !

L'intérieur de la boutique lui plut autant que la devanture. Propre, décorée avec goût, du moins d'après lui. Quelques tableaux aux murs, sans doute un artiste local. Pas mauvais. Du moins toujours d'après lui.

Une jeune serveuse s'approcha. Grande, fine, l'inverse de son épouse, ronde et pulpeuse. Ce qui l'avait séduit à l'époque de leur rencontre et le charmait beaucoup moins à présent. « Vous désirez vous asseoir ? » Elle possédait une voix de gorge chaude et mélodieuse. « Monsieur ? » Melchior se rendit compte qu'il n'avait pas répondu à la question. Il hocha la tête et regarda la table que lui désignait la jeune femme, à côté de la vitrine. « Je pourrais prendre celle-ci ? » demanda-t-il en montrant le fond du salon de thé. Melchior n'avait à vrai dire aucune préférence pour l'une ou l'autre place, mais il voulait juste décider lui-même. La serveuse acquiesça en souriant, comme si elle le félicitait de son choix et le mena là où il le désirait. Il s'assit avec satisfaction dans un fauteuil au rembourrage confortable : « Vous soignez les fesses de vos clients ici. » Lança-t-il en gloussant pour la deuxième fois de la journée. La jeune femme fit semblant de ne pas entendre.

« Vous vendez de la limonade ? » Melchior se souvenait de cette boisson qu'il adorait, gamin.

« Évidemment. Biologique et artisanale. »

« Alors une s'il vous plait. Pour le reste, je regarde votre devanture. »

« Prenez votre temps. Nous fermons dans une heure. » Sourit la serveuse.

Melchior retrouva le bien-être qu'il avait éprouvé plus tôt dans le

train. Il se leva et choisit une forêt noire ; un gâteau qu'il n'avait pas mangé depuis son enfance.

La limonade n'avait pas exactement le même goût que dans son souvenir, un peu trop sucrée et écoeurante, mais la forêt noire tenait de l'œuvre d'art. Il gloussa de plaisir en avalant la première bouchée. « Ce matin, je n'aurais pas imaginé... » Il ne savait pas très bien ce qu'il aurait pu imaginer, en tout cas, il passait la journée la plus agréable de ces derniers mois. « Des heures comme celle-là vous réconcilient avec la vie ! » se répétait-il en dégustant sa pâtisserie.

« Des heures comme celle-là ? Mince, le train part dans cinq minutes ! » Melchior s'était oublié. Il avait à peine le temps de rejoindre la gare. Il appela la serveuse, la paya en lui laissant un joli pourboire, ce qui ne lui arrivait jamais et s'éloigna en trottant. Malgré ses problèmes d'asthme.

« J'aurais même deux ou trois minutes d'avance »

Mais son sourire se figea sur ses lèvres : il se rappela que son épouse l'avait prié d'acheter un pain et que ce retard allait lui faire rater les heures d'ouverture de sa boulangerie habituelle. Sa femme allait lui faire la tête toute la soirée. Elle ne supportait pas de repas sans une baguette, un batard, un campagne.

« Le salon de thé ! Il en vend peut-être. »

Heureusement, il n'avait franchi qu'une centaine de mètres. Melchior repartit rapidement vers l'établissement qu'il venait de quitter.

« Ma boulangerie... je veux dire la boulangerie la plus proche de chez moi sera fermée quand j'a.. J'arriverai et mon épouse ne peut dîner sans pain. » Il lui fallut répéter deux fois sa question, tant il était essoufflé.

« Je regarde. » Répondit la charmante serveuse. Et elle partit dans sa réserve.

« Combien vous dois-je ? » hoqueta Melchior lorsqu'elle lui rapporta une miche de pain.

Elle refusa son argent. Elle ne tenait pas une boulangerie et désirait juste « dépanner » un client sympathique. Melchior n'en crut pas ses oreilles. Cette jeune femme lui offrait du pain alors que la boutiquière chez qui il se rendait tous les jours depuis des années ne lui aurait pas fait crédit de dix centimes. Quel plaisir de trouver des commerçants dignes de ce nom, accueillants et obligeants ! Il reviendrait sans faute, avec son épouse. Elle allait adorer l'endroit.

Sa miche sous le bras, Melchior repartit vers la gare, cette fois en courant presque. Il pouvait encore rejoindre le train à temps s'il réussit à garder le rythme. Comme il avait perdu l'habitude de ce type d'effort, il progressait les jambes raides, le corps tendu, le ventre serré. Une jeune femme sortit de son immeuble. Melchior la bouscula en criant des excuses. Plus que trois cents mètres. « Je peux y arriver ! » Ses poumons brûlaient, chaque inspiration le faisait souffrir, mais il refusait de renoncer.

Il gravit quatre à quatre les marches de l'escalier. « Et voilà, j'ai réussi. » Pensa-t-il en voyant le train toujours en gare. Lui, le petit juif blafard et ennuyeux, dont on moquait les piètres performances sportives au collège puis au lycée. Il venait d'accomplir un joli exploit. Même ses anciens camarades auraient dû le reconnaître. Enfin sur le quai, il s'élança pour ses derniers mètres d'efforts. Il n'avait malheureusement pas remarqué un couple de militaires qui approchait en même temps et aussi vite que lui des portes du wagon. Melchior entra en collision avec les deux jeunes gens...

Le monde se mit à tourner. Son épaule puis sa tête heurtèrent le ciment. Une douleur intolérable ! Il tenta quand même de se relever pour grimper dans le train qui allait partir, mais une poigne ferme arrêta son mouvement : « attend, mon petit père, on va discuter deux secondes ». Melchior remua, se tortilla et parvint à se dégager de l'étreinte du militaire. Dans un sursaut, il bondit sur le marchepied. J'aurais une incroyable histoire à conter demain aux collègues. Pensa-t-il.

Il posait le pied dans le wagon quand il se sentit tiré en arrière. Une sensation de vide lui tordit les boyaux et il retomba sur le sol avant de rouler sur deux bons mètres. Tout son corps le faisait horriblement souffrir et un liquide chaud se répandait le long de son cou. Quelle misère, un homme aussi sérieux que lui ! Il tenta de se redresser pour constater l'étendue de ses blessures et les dégâts de sa tenue, mais un coup de pied le renvoya à terre. Le jeune soldat, ce voyou, qui l'avait sorti du train, mais il le frappait à présent.

Même si Melchior était opposé à toute forme de violence, la douleur le rendit furieux et il se précipita sur son agresseur. Il se mit à cogner, à mordre, à griffer. Les deux hommes roulèrent sur le sol, s'enlaçant, se repoussant tour à tour, grognant comme des animaux sauvages. Il fallut l'intervention du second militaire et de plusieurs employés du chemin de fer pour les séparer. Pourtant immobilisés, ceinturés, les deux combattants continuèrent à s'injurier, à se menacer

de mort.

Son jeune adversaire enfin parti, Melchior fut escorté ou plutôt porté dans le bureau du chef de gare. On apporta une trousse de premier secours pour nettoyer son visage. En voyant ses vêtements déchirés, sa joue tuméfiée et sanglante dans un miroir, le pauvre homme sentit ses jambes se dérober sous lui. Comment son épouse allait-elle réagir ? Il se demandait si elle se mettrait en colère lorsqu'elle apprendrait qu'il s'était battu comme un chiffonnier ou si elle serait bouleversée par sa mésaventure. En tout cas, il avait besoin d'un instant de repos pour reprendre ses esprits. Il ne savait où aller, il retourna donc au salon de thé. La jeune serveuse allait fermer l'établissement, mais en voyant son état, elle décida de le laisser s'asseoir quelques minutes et d'aller chercher le médecin du quartier.

Quand il apprit ce qui venait de se passer, le praticien eut de grandes difficultés à ne pas éclater de rire. « Vous m'avez pourtant l'air d'une personne sérieuse. »

« D'habitude, oui, je ne sais ce qui m'a pris. »

Et Melchior se mit à sangloter sans pouvoir s'arrêter.

« Prenez cela. Vous devriez dormir. »

« Mais où ? Je ne connais personne ici. » Répondit l'infortuné combattant. Sans prononcer un mot, la serveuse du salon de thé alla chercher une clé et la lui tendit.

« Nous faisons Bnb, à l'étage. »

« Parfait, parfait. » Marmonna Melchior en reniflant.

Durant deux jours, Melchior ne sortit pas de sa chambre. Il se doutait que sa femme et sa belle-mère le cherchaient dans tous les hôpitaux de la région. Sans doute sa communauté tout entière le cherchait elle aussi partout ! Il se doutait également que la banque appréciait peu son absence. Cela le gênait d'apeurer son épouse et d'irriter ses supérieurs, mais expliquer ces blessures lui paraissait impossible. Comment justifier sa colère, sa violence ? Et puis, cette pause involontaire ne lui faisait-elle pas plaisir ?

Il emprunta l'ordinateur du salon de thé pour rédiger une série de mails lapidaires : « Un léger accident m'a immobilisé quelques jours. Dois récupérer. Mais je vais déjà mieux. »

Il passait ses journées au lit, lisant les quotidiens, regardant parfois la télévision, mais surtout observant la vie de la petite ville par la fenêtre.

Il connut rapidement tous les habitués du quartier. Bientôt, il put se promener dans les environs, surtout le soir, et se rendit compte qu'il s'y sentait bien.

Il mit encore une bonne semaine avant de reprendre le train pour rentrer dans sa demeure. Il fut accueilli froidement par son épouse qui envisageait de retourner chez ses parents. Il fut reçu non moins froidement par son employeur qui lui adressa un blâme et lui passa un beau savon. On le changea de bureau, on lui confia des tâches subalternes, mais après tout, il conserva son salaire.

Le service tout entier s'accordait à dire que son humeur s'était modifiée. De réservé et timide, il était devenu morose et irritable. On évitait de le croiser et surtout de lui parler. Il lui arrivait en effet de se mettre dans des colères noires et il n'hésitait pas à empoigner ses contradicteurs. Il fut sur le point de se battre à plusieurs reprises. Son plus proche voisin de bureau évoqua des odeurs d'alcool dès le matin puis d'interminables et tonitruants monologues. Melchior lui faisait peur ! On lui donna un autre poste encore plus isolé.

Après quelques semaines, durant lesquelles il se comporta comme un lion en cage, Melchior commença à s'ennuyer. Personne ne venait plus lui parler. Son placard ne possédait pas de fenêtre. Il n'entendait même pas les bavardages de ses collègues. Il réfléchit donc et mit en balance sa colère, son désir de tout changer et le besoin de compagnie. Il fit alors ce que nous faisons tous, il s'adapta. Le brave Wizmann redevint, brusquement, l'homme effacé qu'il avait toujours été. Marchant tête basse dans les couloirs, il recommença à sourire de son sourire timide. Il ne dérangerait plus personne et ne s'absentait plus. Aussi sérieux, aussi prévenant, zélé qu'auparavant, il se dévouait souvent pour fermer le service, comme s'il redoutait de rentrer chez lui. Seules entorses à ces habitudes, ses vendredis semblaient sacrés. Il partait une bonne heure en avance, courait prendre son train pour descendre deux stations avant son arrêt et musarder jusqu'au salon de thé où il commandait toujours une forêt noire, les yeux embués.